

## Inventaire

Ça y est, encore une fois, je me mets à me raconter. Et je ne peux même pas dire que cela va être pour la dernière fois. Décoder, comprendre, relater ma démarche à l'aide de mots ou faire de la peinture, c'est pour moi la même chose. Bavarde et intarissable à mon sujet, ces feuilles de route constituent, cette fois-ci, un inventaire : j'essaie d'énumérer, de tenir à jour les composants de mes tableaux, de mes dessins. Cela va sans dire, tous les éléments que j'utilise ne sont pas inventés, seulement empruntés et manipulés.

Dans mon travail

Il y a  
des lignes. Des droites belles, impeccables, immuables, tirées à l'aide de tire-ligne et de règle.

Il y a  
des droites exécutées sur table traçante, elles aussi, techniquement parfaites, pures, dures.  
Ces deux sortes de lignes sont faites au crayon dur ou à l'encre de Chine.

Il y a  
des droites produites par fil tendu autour de deux ou plusieurs clous. La qualité de la ligne change au gré de la matière, hard ou soft, du fil employé.

Il y a  
des lignes bien propres et nettes, coulées sur la toile, dans la rigole, la saignée, entre deux bandes adhésives.

Il y a  
des lignes droites, immatérielles, émergeant sur l'écran de visualisation ; ce ne sont pas de véritables lignes, mais une suite de points lumineux et scintillants.

Il y a  
des droites, pas tout à fait droites, tracées au crayon tendre, à la craie, au fusain : la nature friable de ces matériaux rend la netteté impossible.

Il y a  
des droites qui ne sont plus des droites. Un tressaillement, un frémissement, à peine perceptible, les traverse. Elles sont dessinées à main levée, gauche ou droite, faites avec application, ou alors jetées à la va-vite, de plus en plus rapidement.

Il y a  
des droites, en particulier des obliques, qui ne sont pas droites, qui se forment en réalité, à partir de petits escaliers à gradins horizontaux et verticaux, lorsque dessinées sur d'antiques tables traçantes. (Dieu, que cela pouvait m'énerver !)

Il y a  
des droites qui ne sont pas droites : ce sont encore des obliques qui sortent du rang ; cette fois-ci, elles se font à partir de petits rectangles, lorsque éditées sur machine imprimante.

Dans mon travail,

il y a  
des lignes courbes produites par des segments de paraboles ou d'hyperboles, combinées souvent avec des sinusoides, dessinées sur table traçante, calculées par ordinateur. La valeur de la transgression, c'est-à-dire l'amplitude des déviations est presque toujours aléatoire. Ce sont là des simulations de mes dessins faits à la main, à la hâte, sans souci de perfection technique, jetées rapidement pour voir vite réalisée une nouvelle idée qui presse. C'est du naturel fait artificiellement : « Ordinateur, miroir de la main », selon la définition de Gilbert Lascault.

Il y a des simulations poussées plus loin. Des lignes qui se mettent à bégayer, des lignes ivres comme si moi et mon ordinateur avions absorbé au préalable de la mescaline. Là, ce sont des Michaux artificiels qui naissent. Plus de lignes hésitantes, tremblantes, comme celles « à la main », mais des trajets biscornus, tordus, malmenés, convulsifs, violés. Tes lignes font des culbutes, Madame, me fit observer un jour, fort judicieusement, un petit garçon. C'est encore mieux dit par Rimbaud : je fixais des vertiges.

Il y a des lignes qui sont comme des fentes, des fêlures, des déchirures, celles que Léonard de Vinci aimait à observer sur de vieux murs. Elles sont faites à la main, ou simulées à l'ordinateur ou encore obtenues par de véritables déchirures.

Il y a des fêlures qui sont photographiées sur des bandes de sable, des champs de neige. Ces lignes sont empruntées à la nature qui est une hérésie pour un constructiviste, même si c'est à usage momentané.

Dans mon travail

il y a des lignes droites, semble-droites ou courbes de longueur différente. C'est parfois une seule ligne, une piste, un sentier, sans interruption, avançant clopin-clopant, forment des entrelacs, des méandres s'étalant sur toute la surface, elles partent d'un point quelconque et s'arrêtent ailleurs. Il peut y avoir un ordre, un système, ou alors cela peut être une promenade aléatoire.

Il y a des réseaux de segments parallèles, verticaux ou horizontaux, traversant toute la hauteur ou toute la largeur de la feuille, comme des ponts jetés d'un côté l'autre. Ces lignes sont souvent rigoureusement parallèles et équidistantes. Mais il arrive aussi qu'une ou plusieurs lignes sortent du rang, attirent l'attention sur elles, créent du désordre.

Il y a des segments de lignes plus courtes, eux aussi peuvent être droits et réguliers, ou alors courbes, tordus, convulsifs, « à la mescaline ». Ces segments sont répartis en lignes, colonnes ou distribués en désordre, au hasard. Ce sont des segments de même longueur ou non, de la même inclinaison ou à obliquité différente.

Il y a des segments, horizontaux ou verticaux, qui passent les uns sur les autres et forment ainsi des croix. Certaines sont asymétriques et ont des branches de longueurs différentes. Ces croix sont les éléments constituant de la série de simulations « Molndrian ».

Il y a des segments à inclinaison de  $45^\circ$  et de  $135^\circ$  qui forment des croix de Saint-André. Quand plusieurs segments se croisent, cela donne des étoiles de configuration différente.

Il y a des parcours qui ressemblent à des labyrinthes. Mais, en dépit de ce qu'écrit Abraham Moles, ce ne sont pas de véritables labyrinthes. Je vais un jour, en faire de véritables, pour donner raison à l'ami.

Il y a des parcours qui joignent les chiffres de certains carrés magiques, soit en ordre, soit de façon aléatoire, avec permutations. Dans ce deuxième cas, il ne s'agit évidemment plus de carrés magiques. Il arrive aussi que des lignes, de plus en plus nombreuses, disparaissent de ces parcours.

Il y a  
des lignes qui forment les lettres : M comme Malevitch, F comme Fannie, I comme Histoire d'I, A et D comme Albrecht Dürer. Et d'autres que j'oublie. Elles sont distribuées sur la surface en bon ordre soldatesque, ou en adoptant des rythmes divers, ou au hasard.

Il y a  
des transitions d'une lettre en une autre (de A à M ou de D en V). Se produisent alors des phases intermédiaires, des lettres inexistantes.

Il y a  
des lignes qui sont comme des écritures. Elles montent, descendent en zigzag en faisant des sauts et des entrelacs tout en cheminant de gauche à droite sur la feuille de papier.

Dans mon travail  
il y a  
des formes. Ce sont des lignes qui se renferment sur elles-mêmes, qui se mordent la queue. Cela donne des carrés (beaucoup de carrés, car j'aime vraiment les carrés), des rectangles et d'autres quadrilatères. Il y a aussi des cercles, des triangles, des pentagones. À côté des formes normalisées, régulières, il y a des irrégulières, des folles, out of square.

Il y a  
des formes en contour, cernées, encerclées par une ligne.

Il y a  
des formes pleines, remplies de couleur.

Il y a  
des formes sagement juxtaposées, d'autres s'entrechoquent, qui se recouvrent partiellement.

Il y a  
des formes inscrites les unes dans les autres ; elles sont concentriques ou décalées par rapport au centre.

Il y a  
des interstices de toutes sortes qui se produisent. Fond et forme se font des pieds-de-nez. Dans ces situations « entre-les-deux », il y a en partie le répertoire du géomètre — saltimbanque que je suis.

Il y a  
des repentirs. La ligne, le contour se cherche, revient, obstiné, sur lui-même deux fois, dix fois, cinquante fois. L'enchevêtrement de ces lignes hésitantes et incertaines donne naissance à la forme.

Dans mon travail  
il y a  
des couleurs. Elles font qu'une forme émerge d'un fond. Elles séparent, elles divisent, elles provoquent un face-à-face, tantôt discret, tantôt tumultueux.

Il y a  
des couleurs qui n'émergent qu'à peine d'un fond, on les devine seulement. La différence des deux valeurs est à la limite de la capacité de discrimination. Ou alors, c'est la seule et même couleur qui joue, mais le fond est mat et la forme satinée ou brillante.

Il y a  
des couleurs très contrastées, prises dans les tranches opposées du spectre : forme rouge, fond vert, par exemple. Que cela est vulgaire, pourrait-on dire. Est-ce bien vrai ?

Il y a souvent un fond blanc. Les couleurs se détachent de cet environnement de neige, se trouvent illuminées par le blanc qui semble transparent.

Il y a des couleurs qui sont un ensemble de dégradés allant souvent du délavé, du presque blanc jusqu'à presque noir, entourant la teinte la plus pure, la plus saturée, toute radieuse. Il arrive aussi qu'à côté de la couleur satinée paraissent seulement deux-trois dégradés.

Il y a des couleurs obtenues par un réseau de lignes fines, parallèles. Faites avec de l'encre de Chine noire, à laquelle s'ajoutent quelques gouttes d'eau pour éclaircir la teinte. Sont utilisées aussi des encres colorées mélangées entre elles, ou alors pures, ready-made.

Il y a des couleurs obtenues par utilisation de matériaux traditionnels : huile, gouache, acrylique, crayon noir pour les gris, ou alors crayons de couleur, craies, fusain, feutres markers.

Il y a des couleurs faites avec du sang (dérobé dans un hôpital), du jus de betteraves, de fruits rouges, du vin rouge. Le réservoir d'encre d'une table traçante rempli par ces jus inhabituels n'a pas encore produit de résultat techniquement passable !

Il y a des couleurs obtenues par collage. Sont collés sur un fond quelconque : du papier coloré, gouaché, sérigraphié, des tissus, des vieux journaux — toute une maison de campagne tapissée de feuilles de Hara-Kiri — des bandes adhésives.

Il y a un collage qui détonne, qui pourrait étonner, provoquer des sourires réprobateurs, fait à un moment de ma jeunesse, lorsqu'un après-midi je me suis laissée séduire par le surréalisme : sur fond de papier outremer, la peau si extraordinaire d'une grenouille dépecée.

Dans mon travail il y a du noir, le noir le plus profond possible. Également du noir pas tout à fait noir, mélangé à un peu de bleu, à peine perceptible. Cela peut être fait aussi avec davantage de bleu, la couleur n'est alors ni bleue ni noire, elle est entre-les-deux, situation indécidable, si typique de mon travail.

Il y a du blanc. (Dieu, que c'est beau le blanc !); des fonds de toile blancs, à la peinture à l'huile, à l'acrylique.

Il y a des milliers de papiers blancs, de blancheur toujours différente.

Il y a de la peinture blanche sur fond de papier blanc.

Il y a des gris, allant du clair, presque blanc, au foncé, presque noir.

Il y a des gris dénaturés, détournés de leur destin de gris. Un esprit malin y a ajouté une goutte de jaune, de rouge, de bleu. Cela donne des gris non-gris, des gris à peine gris, des gris plus-gris-du-tout, des semble-gris.

Il y a  
des rouges de toute espèce : orangé, vermillon, fauve, cadmium, pourpre, bordeaux, violacé,  
avançant du délavé vers le foncé avec un cortège allant du rose-bonbon au brun-chocolat.

Il y a  
des bleus ;

Il y a  
des jaunes.

Il y a  
des verts, peu de verts en réalité, car je n'aime pas vraiment la couleur verte. Ou alors détournée de  
sa verdure vers le jaune ou le bleu, afin qu'elle évoque le moins possible les paysages d'été radieux  
du calvados.

Dans mon travail  
il n'y a pas  
d'ingrédients de nature  
symbolique  
métaphysique  
mystique.

Il n'y a pas  
de message  
aucun message  
ni de raton-laveur.

Le Hôme-sur-Mer, été 1994

© Véra Molnar /// veramolnar.com